

Un clou qui dépasse
Deru kugi wa utareru

Steven Heighton and Christine Klein-Lataud

Volume 36, Number 4 (214), August 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32196ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Heighton, S. & Klein-Lataud, C. (1994). Un clou qui dépasse : *Deru kugi wa utareru*. *Liberté*, 36(4), 31–35.

STEVEN HEIGHTON

UN CLOU QUI DÉPASSE*

deru kugi wa utareru

Au beau milieu d'un sermon érudit sur l'origine et les implications de divers proverbes japonais, M. Sato Takaharu s'interrompt courtoisement. La voix hérissée d'ironie, il demanda à une petite fille son *kotowasa* favori.

La petite, Kaizaki Sachiko, resta interdite, exactement comme s'y attendait *Sensei*. Il avait remarqué depuis un moment qu'elle n'écoutait pas la leçon et qu'elle ne prenait pas de notes. Elle était ce que le personnel de l'école, dans ses moments les plus spirituels, aimait appeler une « contemplative ».

— Sachiko, tonna la voix menaçante de M. Sato. Sachiko, depuis le début de cette classe, et en fait depuis le début du trimestre (pause pour la salve de rires ravis qui suivit), vous avez obstinément refusé de vous appliquer à vos études, en classe comme à la maison. Votre déménagement loin des fenêtres ne semble pas avoir eu l'effet curatif que j'en attendais. Vous continuez à contempler les fenêtres. Vous êtes en fait une contemplative (nouvelle pause, nouveaux rires) et la contemplation

* Rédacteur en chef de la revue *Quarry*, Steven Heighton a fait paraître, en traduction, des poèmes et des nouvelles dans *Europe* et *Estuaire*. Un recueil de nouvelles traduites en français paraîtra à l'automne, à L'Instant même, sous le titre *Théâtre de revenants* ; la nouvelle suivante en fait partie.

dans le vide est une forme de négligence que je trouve absolument insupportable. Je vous pose de nouveau la question : quel est votre *kotowasa favori* ?

Un moment de silence. Les condisciples de Sachiko, surexcités, prient pour qu'elle ne réponde rien et que la harangue titillante puisse continuer. Chacun savait que M. Sato était le professeur le plus dur de l'école, et lui-même sentait que ses élèves préféraient ses embuscades spectaculaires à l'étude de proverbes qu'ils connaissaient déjà. Ces élèves étaient beaucoup trop jeunes pour son érudition. Il rougit de honte et de colère en se rappelant l'université, son renvoi dans une école...

— Allons, Sachiko, fredonna-t-il, déclenchant des acclamations immédiates (les rires étranglaient la petite, lui faisaient venir les larmes aux yeux). Nous savons que vous êtes une enfant intelligente !

Et en fait, elle connaissait ses proverbes, même si elle négligeait de prendre des notes. Une enfant intelligente, comme il le lui avait dit flatteusement. Elle eut une inspiration subite.

— *Si on le flatte, même un cochon peut grimper à un arbre.*

M. Sato rougit tandis que la classe hurlait de rire. La flatterie, après tout, était le procédé des serviteurs et des propriétaires, des cadres ratés et des politicards. L'ingéniosité du choix de Sachiko était évidente, même aux yeux de ses condisciples. Et c'était leur présence attentive qui semblait le plus attiser la colère de *Sensei* ; on pouvait exercer les enfants à retenir autant de faits qu'un petit ordinateur, mais aucun enfant n'avait besoin d'être exercé à mémoriser des insultes amusantes, des plaisanteries réussies, des confrontations humiliantes. Ils étaient imbattables dans ce domaine. Cet incident était déjà gravé dans leur mémoire. Il collerait à sa réputation, protubérance grotesque, comme un bout de chewing-gum plaqué contre le tableau noir.

M. Sato s'éloigna à grands pas du pupitre de Sachiko et se retourna vers les élèves en réclamant le calme.

De tels rires étaient totalement inconvenants.

Cette instance d'hilarité irresponsable constituait un sérieux manquement aux bonnes manières en classe. Des mesures disciplinaires rigoureuses et immédiates s'imposaient. Et Sachiko, sur les épaules (étroites, délicates) de laquelle reposait en définitive l'entière responsabilité pour toute action punitive, devait quitter la salle et ne pas revenir avant que M. Sato ait examiné la situation et conféré avec ses parents, qu'il allait immédiatement mettre au courant. Sortez !

Sachiko obéit avec difficulté, trébuchant entre les pupitres, gênée par les jambes traîtreusement tendues sur son chemin et les larmes qui lui voilaient les yeux. Elle se retrouva hors de la classe, dans le couloir baigné de soleil, et elle entendit claquer la porte derrière elle avec le bruit de la règle de M. Sato quand il en assénait un coup sur le pupitre des contemplatifs.

Le soleil à travers la paroi de verre immaculée du couloir l'aveuglait. Elle s'arrêta pour s'essuyer les yeux. Derrière elle, elle entendait M. Sato poursuivre sa conférence avec un redoutable redoublement de zèle :

— Et bien sûr l'adage qui vous est le plus familier, et qui est en fait connu même à l'étranger, est un adage dont la provenance est encore contestée, quoique Murata affirme que son berceau est la région d'Edo et qu'il était sa thèse de plusieurs preuves convaincantes dont nous parlerons plus tard. À ce propos, il est fascinant de voir les spécialistes étrangers Fletcher et Stromsky soutenir que presque toutes les langues ont élaboré une maxime analogue, quoiqu'elle ne jouisse peut-être nulle part ailleurs d'une popularité aussi grande, à l'exception éventuellement de quelques sociétés obscures dont nous parlerons plus tard. Quelqu'un de la classe veut-il

réciter cette maxime pour notre bénéfice à tous ? Vous, M. Inoue, vous devez la connaître. Quoi ? Qu'est-ce que vous avez dit ? Voulez-vous avoir l'obligeance de répéter à haute et intelligible voix ?

— LE CLOU QUI DÉPASSE, ON LUI TAPE DESSUS.

— Merci. Permettez-moi de répéter.

Sachiko remonte en traînant le couloir baigné de soleil, accompagnée par les suaves modulations de M. Sato et la voix misérable, hystérique d'Inoue Haruo. LE CLOU QUI DÉPASSE. Cela lui fait penser au clou défectueux du cadre de la fenêtre à côté de laquelle elle était assise. Il dépasse un peu. Elle avait l'habitude de la fixer des yeux. De la contempler. Elle tirait bizarrement orgueil et réconfort de son imperfection. *Sensei* ne l'avait pas encore remarqué et elle avait peur, en regardant la fenêtre, d'attirer son attention sur cette légère imperfection. Il appellerait ses supérieurs, qui inspecteraient le cadre fautif avec un sentiment croissant d'outrage et de disgrâce. On notifierait l'Inspecteur des Écoles et on nommerait un comité pour faire une enquête et rectifier l'erreur. Le ministre de l'Éducation visiterait l'école et présenterait en personne ses excuses à l'assemblée des parents, et, s'il estimait la situation suffisamment grave, il offrirait sa démission. On écrirait des lettres sur ce ton d'hostilité diplomatique qu'on réserve ailleurs aux déclarations de guerre. Dans tout le pays, les syndicats de menuisiers protesteraient de leur compétence. Mais les têtes tomberaient. ON LUI TAPE DESSUS.

Et tout ce temps-là, rêve Sachiko, en poussant la porte et en sortant dans l'air sale du printemps, il pensait que je regardais par la fenêtre. Il se plantait à côté de mon pupitre et regardait dans la même direction que moi pour voir ce que je pouvais bien contempler. Des usines, des rues, des garages, des cheminées, des écoles de répétiteurs. C'était ce clou. Il le trouvera maintenant. Il

le trouvera. Il ne peut pas le rater. Une petite bosse de travers tachetée de peinture blanche, comme l'œuf de cet oiseau arctique dont on nous a parlé en classe. J'imaginai que le soleil chaud à travers la fenêtre le ferait éclore. C'était comme un vieux cadran solaire — au fur et à mesure que passaient les leçons, des petites ombres en faisaient le tour et je savais toujours quelle heure il était. En hiver, pendant les répétitions après l'école, les ombres le recouvraient et il devenait gris pâle comme les fleurs de pêcher au parc Nagai qui sont sous la pluie pendant tout le mois de mars. Parfois, il tombe aussi un peu de neige et, quand elle fond, les fleurs sont décolorées comme le bout des doigts un matin froid de février, quand on va à l'école, ou le samedi, quand on va chez le répétiteur à travers les sentiers du parc, au début de la floraison des pruniers, et qu'il tombe encore un peu de neige mouillée entre les arbres...

Sachiko traîne dans un coin du parc Nagai en se tourmentant pour le destin d'un clou non conformiste. Elle sait que le sud d'Osaka n'a pas reçu plus qu'un semis de neige en un siècle. Elle l'a appris en classe.

... et la neige tombe, tombe, le monde est blanc, la circulation disparaît, les voies ferrées se couvrent de neige amoncelée entre les trains... la neige s'épaissit sur les toits en longues plumes bloquant le faite des cheminées d'usine, les hautes fenêtres des *pachinko* et des écoles, jusqu'à ce que le parc Nagai soit aussi blanc que le Hokkaido.

puis emportant ma boîte de déjeuner à travers des tourbillons de plus en plus violents de papiers déchetés, les joues brillantes de froid comme les phoques comme les lièvres de l'Arctique courant au nord vers le rivage gelé là où, m'a-t-on dit autrefois, il y a des meutes de loups et où les ours blancs nagent dans la mer

Traduit de l'anglais par Christine Klein-Lataud